

PROLOGUE

Trois adolescentes au début des années 1980. Des amies sans histoire, insouciantes et gaies. Elles aimaient les fringues et les boums, adoraient Goldman, Balavoine et Michaël Jackson. Elles rêvaient, sans le dire, du prince charmant, gloussaient bêtement, attrapaient des fous rires. Trois adolescentes bien de leur âge, de leur temps.

Astrid et Claire étaient mignonnes et sûres d'elles, mais pas Agnès. Elles n'appartenaient pas au même milieu, mais s'entendaient bien. Le petit cours privé qu'elles fréquentaient à Paris était plutôt libéral ; l'ambiance y était bonne et l'on ne s'y tuait pas au travail. Elles avaient fait ensemble leur seconde et leur première, avant qu'Astrid ne soit retirée de l'école par sa mère.

Elles ne se souciaient guère d'un avenir qu'elles ne pouvaient concevoir autrement que rose, protégé et heureux. Dieu merci, aucun de nous ne sait ce qui l'attend. Comme dans la légende de saint Nicolas, elles étaient trois enfants sur leur chemin heureux, parties glaner le bonheur aux champs de l'existence.

Première partie

LA FÊTE À KERJAGOU

« Certains signes précèdent
certains événements. »

Cicéron

I

Kerjagou, août 2008

La fête s'achève dans le manoir de Kerjagou, au bout du Finistère. Des invités s'attardent autour de Claire et de son mari Éric de Lannélec, dont on vient de célébrer les cinquante ans.

La réception a réuni une centaine de parents, de voisins et d'amis.

Claire s'est attachée à cette demeure du xv^e siècle, dont elle admire depuis toujours l'architecture austère, granitique, et les vestiges de l'époque médiévale, dont la grosse tour dite « du Croisé ». Elle en aime aussi le parc aux arbres centenaires, et surtout le grand étang romantique au bout de la terrasse. La première fois qu'Éric lui a montré le plan d'eau, elle y a perçu des ondes positives. Mais c'est seulement en 1996, sept ans après leur mariage, qu'elle s'est sentie vraiment chez elle dans cette propriété. Guillaume, le frère aîné d'Éric, venait de transmettre au cadet les rênes du pouvoir, ainsi que la gestion du domaine – l'essentiel, du moins, excepté les bois. Guillaume s'était réservé un appartement dans la vieille tour.

Claire, au fil des années, a modifié la décoration des lieux et embelli le jardin. Elle l'a fait en dépit des gémissements poussés par les deux hommes. Éric et Guillaume, dotés d'un esprit conservateur, se cramponnaient au décor de leur enfance. Rétrospectivement, ils ont admis que Claire avait fait du bon travail.

Claire apprécie Guillaume. Elle le voit comme un homme intelligent, gai, de bonne composition. Né d'un premier lit, il a vingt-deux ans de plus qu'Éric et cultive envers lui une attitude quasi paternelle. À soixante-dix ans, il est fort bien conservé : il

paraît encore jeune et séduisant, avec sa grande mèche blonde et son physique de baroudeur. C'est un ancien héros de la guerre d'Algérie dont il est revenu grièvement blessé. Il a créé par la suite une agence de publicité qu'il continue de diriger. Sa réputation est constellée de succès féminins. Il est auréolé d'une légende qui la fascine. Cependant, il s'est assagi avec le temps, sous l'influence de Florence, sa compagne.

La nuit tarde à tomber en ces derniers jours d'août. Il est 23 heures passées et l'on y voit encore – à six cents kilomètres de Paris, le décalage horaire non officiel est d'environ trois quarts d'heure.

Claire s'est éloignée discrètement pour aller s'asseoir sur le muret qui ferme la terrasse au-dessus de l'étang. Elle savoure ce moment de calme et de solitude, après l'effervescence de la réception, les amis qu'on embrasse, les mains que l'on serre, les cadeaux reçus, le brouhaha des conversations. Dans les pièces basses, les lampes s'allument, donnant vie et chaleur à la demeure. Claire pense fugitivement à *L'Empire des lumières*, cette série de tableaux mystérieux de Magritte. Elle les a vus à Bruxelles. Elle distingue à peine les invités et les domestiques qui passent le long du manoir, et dont les projecteurs jettent sur la bâtisse les silhouettes en ombres chinoises démesurées. Guillaume est parmi eux. Il discute avec Éric. Bientôt il se dirige vers elle. Il sourit. Elle descend du muret.

— Chère belle-sœur, un grand bravo ! Soirée merveilleuse. Diane, mon épouse regrettée, aurait adoré voir Kerjagou briller de tous ses feux. Ma mère aussi. Mes compliments à la maîtresse de maison.

— Merci, Guillaume.

Il l'interrompt :

— C'est la vérité.

Puis il ajoute :

— J'ai passé un excellent moment. Notamment avec votre amie Astrid. Elle est dans la publicité aussi. Une concurrente ! Je ne l'avais jamais rencontrée.

Il se met à rire :

— Elle est très séduisante.

— Elle a toujours su y faire avec les hommes.

— Effectivement, c'est l'impression qu'elle m'a donnée.

— Elle était déjà comme ça à quinze ans.

— Vous étiez au lycée ensemble ?

— À Sainte-Jeanne-de-Chantal. Un cours privé.

— Je vais devoir vous laisser et vous dire au revoir. Je prends la route de bonne heure. Vous dormirez encore. J'ai promis à Florence de ne pas arriver trop tard à Paris.

— Ne partez pas sans prendre un petit-déjeuner.

— Je me débrouillerai. Ne vous occupez surtout pas de moi.

Prenant Claire par les épaules, il l'embrasse, puis s'éloigne d'un pas vif. Elle le regarde repartir vers la maison. *Quel homme agréable*, pense-t-elle. *Qu'il est facile à vivre*. Elle se rassied, songeant à la chance qui est la sienne, au fond, d'avoir une belle-famille limitée à sa plus simple expression. Pas de belle-mère envahissante pour venir l'accabler de conseils ou pour jalouser la femme de son fils. Il n'y a que Guillaume. Et Guillaume est une crème de beau-frère.

Il fait presque noir, à présent. La lune filtrant à travers les arbres jette sur la surface de l'étang des taches lumineuses qui ont l'air de flotter comme des poissons morts. Des berges s'élève une humidité chargée de senteurs, des relents d'eau stagnante et de vase. Claire a un frisson. Elle s'apprête à rentrer quand Astrid la rejoint.

— Tu ne pars pas déjà ? Tu ne veux pas prendre un dernier verre à la cuisine ?

— Tu es gentille mais je dois y aller. Le temps de récupérer Paul, je file. Merci. J'ai beaucoup aimé ta soirée. Tout était parfait. Ta superbe propriété, le buffet, les invités. Ton mari est adorable.

— Attention ! Pas touche...

— Ne t'inquiète pas.

Elles rient toutes les deux.

— Reste encore un peu, insiste Claire.

— Non, vraiment. Je ne voudrais pas arriver trop tard à Trégastel. Paul est fatigué, il n'aime pas conduire la nuit et c'est loin.

— Je suis contente d’avoir fait sa connaissance.

Astrid hésite un instant avant de répondre :

— Il n’est pas en forme. Trois ans de chômage, tu imagines. Il déprime.

Claire est déconcertée. Elle n’a pas trouvé que Paul ait l’air déprimé le moins du monde. C’est un grand gaillard aux larges épaules, aux traits réguliers, aux cheveux poivre et sel, aux traits pâles, il est vrai. Maintenant qu’elle y repense, elle se souvient qu’il avait les yeux cernés. Quoi qu’il en soit, elle n’a pas envie d’entendre Astrid lui déballer ses problèmes. Ce serait gênant pour toutes les deux. Elle reprend en changeant de conversation :

— Tu n’as plus de contact avec Agnès, tu m’as dit ? Tu n’aimerais pas la revoir ?

Agnès est la troisième fille du trio inséparable qu’elles ont formé à Sainte-Jeanne-de-Chantal. Cette époque ne leur a laissé que de bons souvenirs. L’établissement était voisin du parc Monceau. On s’y amusait bien, ce qui ne les avait pas empêchées, une fois le bac en poche, de se lancer toutes les trois dans des études supérieures.

Claire a toujours eu un faible pour Agnès. Si Astrid était une « femelle dominante », Agnès était douce et se souciait des autres. Si Astrid la distrait, voire la fascinait, Agnès lui inspirait de l’affection. Après Sainte-Jeanne, Claire est partie pour l’Angleterre où elle a passé une année dans une *finishing school*. Les deux amies ont correspondu un temps. Mais Claire prenait du bon temps à Londres tandis qu’Agnès s’investissait fortement dans ses études, ayant choisi de devenir enseignante comme ses parents. Peu à peu, elles se sont perdues de vue – et Claire, à présent, regrette qu’il en soit ainsi.

— Ce serait bien de la revoir, non ? Tu n’aimerais pas savoir ce qu’elle est devenue ?

— Si, répond Astrid sans conviction.

Elle, les réunions d’anciens combattants...

Elle se penche vers Claire et l’embrasse.

— Merci, ma chérie. À bientôt. Je te fais signe depuis Paris. Claire la regarde s’éloigner – menue, svelte, jolie, résolue.

Mais des cris attirent son attention. Ce sont ses enfants : Mathilde et Amaury. La jeune fille a entrepris de poursuivre son petit frère qui a pris ses jambes à son cou et lâche des hurlements perçants. Mathilde a beau avoir dix-neuf ans, et être une fille superbe sur laquelle les hommes se retournent, elle reste très enfant. Son caractère n'est pas facile. Elle passe sans crier gare de l'enthousiasme au repli, voire à l'hostilité. Claire n'est pas inquiète. Elle pense que Mathilde n'est pas mûre, voilà tout. En tout cas, elle apprécie de voir ses enfants jouer ensemble comme des gamins. *Des clichés de bonheur*, se dit-elle.

Mais la fatigue commence à la gagner. Elle a accumulé du stress en préparant cette soirée de fête. Elle est debout depuis la mi-journée. Elle goûte enfin le plaisir d'être seule. Elle est soulagée aussi : tout s'est bien passé. Et elle est fière d'avoir pu montrer sa famille et leur réussite, à Éric et à elle. Cependant, elle ne s'aveugle pas : ce parcours sans faute ne peut manquer de susciter des jalousies. Claire pense notamment à Brigitte, sa sœur cadette. Brigitte l'a toujours enviée. Elle est moins jolie. Elle a eu des difficultés à l'école. Elle attaquait une carrière de dactylo quand Claire était déjà avocate. Complexée, Brigitte a fini par épouser un garçon de son milieu – le rejeton d'une famille bourgeoise du Nord. Malheureusement, le mari en question n'a guère d'envergure. Son nom étant connu dans la région, il le porte comme une oriflamme et s'enorgueillit de ses alliances avec d'anciennes dynasties industrielles que la crise a dédorées. Claire trouve tout cela médiocre. En fait, elle n'attache que peu d'importance au statut social, bien qu'elle ait fait elle-même, aux yeux du monde, un beau mariage. Et puis, ces gens qui se vantent d'un passé légendaire... Elle incline à respecter la réussite quand elle est le fruit du travail, de l'effort. Brigitte est venue fêter ce soir l'anniversaire de son beau-frère, mais ses grandes démonstrations d'affections, comme celles de son mari du reste, cachaient mal une évidente aigreur, ce qui a laissé Claire parfaitement indifférente.

En revanche, elle a jugé sincères et touchants les compliments de son amie Astrid, une femme brillante, une star de la pub qui s'est construite elle-même. Claire l'admirait déjà

quand elles étaient en pension. Elle était plus mature que toutes les autres filles. Et elle se déclarait expérimentée dans les relations avec les garçons. Il est vrai qu'elle n'avait pas affaire à une forte concurrence puisque Claire et Agnès étaient de vraies oies blanches. Mais elle était belle, mince. C'était une Méridionale aux yeux bruns, aux cheveux noirs, à la peau mate. Son père, qui était producteur de cinéma, lui offrait toujours des vêtements dernier cri. Sa mère était divorcée de cet homme et remariée avec un autre. Le passé d'Astrid semblait s'entourer d'un certain mystère qu'elle ne se privait pas d'entretenir. Claire, issue, elle, d'une tribu chrétienne pratiquante, était fascinée par le milieu d'Astrid : il avait l'air de sentir le soufre.

Claire, à présent, songe qu'Astrid a légèrement forcé sans cesser d'être séduisante. Elle a tout de la femme d'affaires épanouie. Pourtant, sa vie personnelle n'est pas un succès. Pourquoi a-t-elle épousé ce déprimé beaucoup plus âgé qu'elle ? Si elle l'a aimé, l'aime-t-elle encore ? De quel avenir un tel couple peut-il rêver ? Ils n'ont pas d'enfants. Leur vie sans joie est faite de mondanités, de sorties le week-end, de voyages – tout cela doit être d'un ennui...

La soirée a été réussie, et pourtant Claire se sent gagnée par le spleen. En pensant à Astrid, c'est son propre avenir qui s'est mis à la préoccuper, et celui de sa famille. L'appréhension s'empare d'elle. Cette existence dont elle est si fière serait-elle parvenue à un sommet ? Tout ne va-t-il pas se dégrader lentement ?

Un pressentiment la saisit.

Sûrement la fatigue, se dit-elle. Ou alors c'est ce sentiment de tristesse qui arrive parfois avec la tombée du jour.

Claire s'efforce de se raisonner. Rien ne justifie de telles craintes. Elle forme avec Éric un couple harmonieux. Ils se sont rencontrés voilà plus de vingt ans chez des amis communs. Leur relation a toujours été sans nuage, marquée par une parfaite entente physique et morale. Au plan professionnel, comme dit Éric, tout baigne. Lui est dans une banque d'affaires dynamique. Il dirige le service fusions et acquisitions du groupe. Quant à elle, elle a fait ses preuves dans un

cabinet d'avocats où elle a désormais le rang d'associée. Pas de problème non plus du côté des enfants. Mathilde est une ravissante jeune fille – le portrait de Maud, la mère d'Éric. Son parcours scolaire est exemplaire – bac avec mention obtenu à seize ans, elle fait son droit à Assas. Amaury est un superbe adolescent de treize ans, un Lannélec pur jus aux traits réguliers et aux cheveux blonds. Il ressemble à son père et à son oncle Guillaume. Lui aussi travaille bien à l'école. Il est à Sainte-Croix de Neuilly, toujours dans les premiers de sa classe. Il est gai, équilibré et – chose rare de nos jours – serviable.

Il arrive à Guillaume de se moquer d'eux :

— Une vraie famille de spot publicitaire.

Il sait de quoi il parle, évidemment.

— On ne va tout de même pas se rendre malheureux exprès ! répond Éric. De toute façon, comme disait papa, « mieux vaut faire envie que pitié ».

Un souvenir revient à Claire. Des vacances en Corse, voilà des années, avec ses parents. Leur bateau, *Utopie*, mouillait dans la crique de Girolata, un petit port au nord d'Ajaccio. Claire revoit son père en discussion avec un pêcheur du coin. Elle a quatorze ans. Le temps est magnifique, le ciel d'un bleu soutenu, la mer d'huile.

— Vous n'appareillez pas ? demande son père. Vous ne prenez pas la mer ?

Le Corse le regarde, dédaigneux.

— Avec ce temps ?

Le père de Claire est surpris :

— Le temps ? Mais il est superbe, le temps !

Le pêcheur hausse les épaules :

— Justement. Ça ne peut qu'empirer.

La bêtise de ces continentaux...

Claire se met à rire en repensant à la scène. La tête de son père ! Au fond, elle doit être comme ce Corse : quand les choses vont trop bien, elles ne peuvent que s'aggraver.

Elle a de nouveau un frisson. L'humidité est en train d'imprégner le gazon de la terrasse. Claire s'enveloppe dans son châle de mohair et retourne à pas lents vers l'entrée de la maison.

II

Bretagne, août 2008

La puissante berline allemande roule trop vite dans la nuit. Les petites routes de Bretagne peuvent parfois réserver aux automobilistes de mauvaises surprises. Pourtant, Astrid n'a pas peur. Paul conduit bien. C'est même une de ses rares qualités. De plus, il sait qu'elle aime le voir piloter une auto, ce qui le gratifie et lui rend peut-être un peu de sa virilité perdue.

Ils ont quitté Kerjagou parmi les derniers. Astrid s'amusait. Elle a tenu à rester jusqu'à la fin. Elle a un peu trop bu, du reste. Pelotonnée au fond du siège passager, elle s'abandonne à cette torpeur heureuse que procure l'alcool, au ronronnement rassurant du moteur. Elle repense à la soirée. Elle est arrivée seule à Kerjagou, par le train. Paul, qui avait un rendez-vous chez le médecin pour sa prostate, l'a rejointe plus tard en voiture. Au début, cette façon de se rendre à une invitation l'avait contrariée. Mais, finalement, elle n'a pas été mécontente d'arriver seule. Éric est venu la chercher à la gare. Éric est séduisant. Voire dragueur. En tout cas accueillant et chaleureux. Sa voiture, une vieille Land Rover, s'est bientôt engagée dans une allée de hêtres aux troncs lisses comme des piliers de cathédrale. Éric a montré à Astrid la ferme, puis l'étang, puis la tour de granit. Cette propriété est une merveille.

Claire les attendait devant la porte médiévale en ogive. Puis la fête a emporté tout le monde dans un tourbillon enivrant. Astrid, qui aime séduire les hommes, a apprécié la compagnie de Guillaume de Lannélec, le frère aîné d'Éric. *Un très beau mec*, s'est-elle dit. Un peu âgé, certes, mais elle s'est toujours laissé attirer par les hommes appartenant à la génération de son père. Guillaume ressemble à Éric, avec un visage ridé, plus

viril, plus séduisant aussi. Elle le connaissait de réputation, puisque c'est une star du monde publicitaire. Ils ont parlé métier, tout en marivaudant. Elle a pris du bon temps et c'est sans plaisir qu'elle a vu arriver son mari – blême, lugubre, fatigué de conduire. Comment a-t-elle pu épouser cet homme?

Mais à présent, sur le chemin du retour, elle n'a pas envie de s'embarquer dans une dispute. Elle l'observe. Il garde les yeux rivés sur la route. Son visage est triste, fermé. Pour être gentille, elle dit :

— Une belle réception, non ? Quel endroit ! Le buffet était bon, les gens agréables.

Il grogne, après un silence :

— Oui. Mais je ne connaissais personne. Je me suis emmerdé.

— Tu n'as pas bu, au moins ?

— Jamais quand je conduis. Une coupe et un verre de bordeaux. Excellent, du reste, le bordeaux.

Devant eux, une voiture se traîne. Paul la dépasse, puis reprend :

— Je n'ai pas une passion pour ces Lannélec.

— Ils sont pourtant charmants !

— Des aristos. Conformistes et friqués. Snobs comme des poux, j'imagine.

— Tu es dur. J'ai toujours aimé Claire. Dans le trio, c'était ma préférée. Belle, sympa, intelligente. J'ai regretté de l'avoir perdue de vue après que maman m'a retirée de Sainte-Jeanne. J'étais contente de renouer, il y a trois mois, quand je l'ai revue chez les Bourg-Gassel. Bon, d'accord, elle appartient à une famille aisée. Des industriels du Nord. Mais tu ne vas pas lui reprocher ça. Surtout qu'elle n'est pas arrogante, même si elle a épousé un aristo breton.

— Des bourgeois, des aristos... Des milieux que je n'aime pas.

— C'est normal, tu es aux antipodes. Tu es dans le cinéma. Toi, c'est *Libé*, *L'Obs* et *Le Canard enchaîné*. Tu ne sors pas de là, alors...

Elle ajoute, avec un rire :

— Tu n'es qu'un vieux gauchiste. Tu es trop éloigné de ces gens-là pour pouvoir les juger objectivement.

Paul se tait. De toute façon, elle veut toujours avoir raison.

— Adolescente, dit-elle, j'admiraais Claire. Je n'ai pas changé. J'aime leur couple, leur propriété.

— Tu les envies.

— Oui.

Il ricane :

— Au fond, tu es une petite-bourgeoise, toi aussi, sous tes airs de femme moderne et de publicitaire branchée.

Astrid accuse le coup mais s'abstient de répondre. Paul négocie un virage, puis enchaîne :

— Son mec, quelle suffisance ! Le financier beau gosse, sûr de ses origines, de son nom, de son physique, de son fric. Né avec une cuiller en argent dans le bec.

— C'est toi, maintenant, qui es jaloux.

— Tu rigoles. Ce genre de type me fait horreur.

Astrid, à présent, est exaspérée par ce tempérament amer et nihiliste.

— Ce n'est pas parce que tu es au chômage et que tu t'es planté qu'il faut critiquer ceux qui réussissent !

Paul ne répond pas. Elle enfonce le clou :

— Sois réaliste, pour une fois. Éric a un bon job. OK. Tu crois qu'il l'a volé ? Tu ne crois pas qu'il l'a eu grâce à son travail, à son intelligence, à son sens des affaires ? Moi, j'appelle ça le mérite. En plus, il est ouvert, accessible.

Elle se tait un instant, puis reprend :

— Il vient d'une famille ancienne, aisée, et après ? Il aurait pu vivre du fric de ses parents, ne rien foutre, sauter des nanas.

— Tu le trouves attirant ?

— Très.

Il encaisse le choc. Il soupçonne depuis longtemps Astrid d'être infidèle. Oh ! si elle le trompe, elle fait ça discrètement. Mais il en souffre néanmoins. Il déteste la voir, comme ce soir, entourée de sa cour de baratineurs.

— Un type bien, continue Astrid. Il a choisi de bosser. Il s'est trouvé une femme épatante. Ils ont de beaux enfants.